

5048

Bibliothèque Maison de l'Orient



129209

L'AUSSOIS

TERRE D'ARCHÉOLOGIE ET D'ART :

UN CRI D'ALARME⁽¹⁾

Il n'est aucune région de notre France où l'on ne puisse admirer des monuments et des œuvres d'art; toutes les périodes de notre longue histoire, lointaines ou voisines de nous, y ont laissé des traces intéressantes toujours, souvent admirables. Parmi les provinces françaises, il en est auxquelles s'attache, en ce domaine, une célébrité toute particulière, célébrité sans doute légitime, mais peut-être responsable de l'obscurité quelque peu dédaigneuse qui enveloppe d'autres pays. Nous avons tous entendu vanter les châteaux des bords de la Loire, les dolmens, les menhirs et les calvaires de la Bretagne, les magnifiques cathédrales de la Normandie, de l'Île de France, de la Picardie, de la Champagne, les édifices romains merveilleusement conservés de la Provence, et plus près de nous la vallée de la Cure avec ses grottes d'une antiquité plusieurs fois millénaire. Les profanes, les amateurs, les touristes se laissent entraîner par ces réputations, qu'une publicité savamment organisée répand au loin, non seulement en France et en Europe, mais dans le monde entier. Et de cette gloire nous ne sommes ni jaloux ni irrités, puisque aussi bien c'est notre patrie qui en bénéficie. Il ne faudrait pas cependant qu'autour d'elle l'ombre s'épaississe sur d'autres coins de notre France, riches, comme ces régions privilégiées, en sites pittoresques, en vestiges historiques et archéologiques, en œuvres remarquables d'architecture, de sculpture et de peinture.

(1) Discours prononcé à la séance solennelle de la Société des Sciences de Semur, tenue à Alise-Sainte-Reine (Côte d'Or), le 25 août 1929.

Notre Aussois est l'un de ces coins. C'est pour nous un devoir, en même temps qu'une joie, d'en affirmer la beauté, de décrire la parure, infiniment diverse et pittoresque, dont les hommes l'ont ornée, d'y suivre à travers les siècles les péripéties encore visibles de l'histoire. C'est aussi un devoir impérieux de conserver cette beauté, d'entretenir cette parure, d'assurer le souvenir de ces péripéties, et, quand les unes et les autres sont menacées, d'intervenir pour écarter le danger et, si besoin est, de crier : « Au secours ! »

Distinct par son aspect, son relief, sa constitution, des cantons qui l'entourent, la Côte, le Châtillonnais, l'Avallonnais, le Haut-Morvan, l'Aussois révèle, à qui sait l'observer et le comprendre, une physionomie originale. Je ne saurais mieux faire que de vous rappeler la description jadis écrite par le regretté premier président Cunisset-Carnot : « Ce coin de France est charmant. Il réunit tout ce qui plaît au voyageur ami du pittoresque et cela, dans un espace assez restreint pour que quelques jours suffisent à le parcourir en tous sens et à grouper, sous les yeux ravis, toute la gamme du paysage français, sauf, bien entendu, les aspects de la grande montagne...

« Là sont de longues vallées étroites et sinueuses, serties de coteaux verdoyants, tapissées de forêts, avec des angles, des vallons latéraux, des enfoncements subits, des croupes hardies, dans un désordre, dans un inattendu qui ménage une surprise à l'œil pour chaque tour de roue. L'Armançon, la Brenne, l'Ozerain serpentent au fond de ces vallées entre deux rives de prairies coupées de haies, semées d'arbres, dans un étincellement prodigieux de tous les verts, tandis qu'une falaise presque continue, haute parfois de cent mètres, précise l'arrêt des coteaux et va se perdre à l'horizon dans un ton exquis de perle et d'azur, si léger, si transparent qu'on ne sait où finit la montagne et où commence le ciel. Puis ce sont des plaines coupées de forêts, diaprées d'étangs endormis sous les bois...

« Entre les vallées et les plaines sont des plateaux déserts, solitudes étranges dans ce pays où la population est si dense des espaces incultes s'étendent parfois sur plusieurs

kilomètres, où il ne pousse que l'herbe bleutée, rude, des hauteurs : c'est la friche, parfumée d'œillets sauvages et de serpolet. Elle dégage une odeur pénétrante, spéciale, qui charme, qui retient, et qu'on n'oublie plus, quand on l'a une fois respirée. »

Sur cette terre, aux aptitudes multiples, dans ce cadre aux formes et aux couleurs changeantes, l'homme a vécu de bonne heure. Les époques les plus reculées de l'histoire humaine y ont laissé des traces. Les niveaux superposés de la station du Poron des Cuèches, explorée avec tant de méthode et de précision par Boyard, s'échelonnent depuis les temps de la pierre taillée jusqu'aux siècles de la civilisation gallo-romaine. Autour du Mont Aussois, sur les pentes inférieures qui descendent vers l'Oze, l'Ozerain et la Brenne, Victor Pernet a retrouvé plusieurs gisements préhistoriques d'une haute antiquité. A l'âge de la pierre taillée ou polie, succède la période des mégalithes, puis celle des métaux. Des pierres levées, des menhirs, comme celui de Genay, en gardent le souvenir; les tumulus, sépultures de chefs ou véritables nécropoles, parfois cernés aujourd'hui par la futaie forestière, témoignent de coutumes funéraires curieuses et livrent un mobilier, composé de bijoux, d'ornements corporels, d'armes offensives et défensives; vous connaissez les recherches et les découvertes de M. Henry Corot dans la forêt de Jailly, celles de M. Tardivon aux environs de Salmaise. Sur le plateau d'Alesia, les habitations creusées dans le roc nous reportent bien au delà de la conquête romaine et ce n'est pas une hypothèse téméraire de supposer que l'extrémité occidentale du Mont Aussois a servi de refuge, sous la forme d'un éperon barré, avant que les Gaulois ne s'établissent au centre même du plateau.

Mais voici que du monde méditerranéen s'avance, par les vallées du Rhône et de la Saône, la civilisation complexe et brillante, née du contact de Rome avec la Grèce et l'Orient. C'est Alesia qui représente dans notre histoire locale l'influence exercée par cette civilisation. Autour d'elle s'est livrée la bataille décisive qui a mis aux prises Rome et la Gaule. Elle en a été l'enjeu, elle en est demeurée le symbole. Et jusque dans les ruines, que le sol du Mont Aussois nous

rend aujourd'hui après les avoir conservées pendant plus de quinze siècles, ce symbolisme éclate. Auprès et au-dessus des vestiges de l'époque gauloise, des édifices de plan et de style gréco-romain, entourés de maisons construites en pierre, donnèrent à la vieille cité une figure nouvelle, reflet lointain des villes d'Italie, sinon de Rome elle-même. Lorsque survint la décadence de la civilisation classique, ce fut le christianisme, venu lui aussi d'Orient et lui aussi apporté par Rome, qui prit racine dans la terre d'Aussois et le culte de Sainte-Reine s'y développa comme une fleur charmante et parfumée. Sans rappeler longuement ce qui a été dit plusieurs fois et très bien sur le Plateau sacré, en nous plaçant uniquement au point de vue scientifique, nous sommes en droit d'affirmer que ce point de l'Aussois a été le théâtre d'un événement d'une importance capitale dans l'histoire de l'Europe, quel que soit d'ailleurs le jugement qu'on porte sur ses conséquences.

Aux siècles suivants, naît un monde nouveau. L'enfantement de ce monde nouveau fut long, douloureux, souvent tragique. La civilisation antique n'avait pas complètement disparu; mais elle avait été violemment et cruellement mutilée par les invasions barbares. Les Germains, les Goths, les Huns, plus tard les Arabes passèrent d'abord en rafale sur la Gaule. Ceux des Barbares qui s'installèrent dans le pays conquis essayèrent gauchement de tirer parti des ruines dont ils étaient presque partout responsables. Ainsi agirent les Francs et les Burgondes. Mais il fallut plusieurs siècles pour qu'une société et une civilisation nouvelles sortissent du chaos. Dans cette société et cette civilisation survécurent sans aucun doute des éléments antiques, gaulois et gallo-romains; sur ces fondations surgirent ici et là de pauvres constructions barbares où furent remployés des matériaux péniblement sauvés des désastres accumulés par de longues années de luttes, de misère et d'abandon. Bientôt deux puissances nouvelles se dégagèrent peu à peu de l'anarchie et de l'obscurité, puissances originales par leur structure, leur organisation, leur fonctionnement, puissances dont l'évolution et les progrès furent déterminés par d'impérieuses

nécessités économiques, sociales, militaires : l'Eglise et la féodalité. Il ne saurait être question d'exposer ni même de simplement esquisser leur histoire. Ce que nous voulons seulement faire ici, c'est mentionner la trace qu'elles ont laissée profondément empreinte dans la terre d'Aussois.

Dès l'époque carolingienne, mais surtout aux douzième, treizième, quatorzième siècles, les grands ordres monastiques, puis le clergé séculier furent d'inlassables constructeurs. Simples chapelles, basiliques monumentales, abbayes, monastères, cloîtres se multiplièrent : au cœur des forêts, sur les pentes des coteaux, sur les promontoires qui dominent les vallées, se dressèrent des arcades romanes, des ogives gothiques, des clochers élancés, des portails peuplés de bas-reliefs et de statues, des colonnes surmontées de chapiteaux d'une étonnante variété de forme et de décoration, œuvres engendrées par une inspiration d'une merveilleuse richesse et d'une foi ardente, sous laquelle l'érudition moderne a découvert une science et une technique vraiment magistrales. Faut-il vous citer, à vous qui pouvez les admirer chaque jour, les restes imposants de l'abbaye bénédictine de Flavigny, Notre-Dame de Semur, dont l'architecte Henri Saladin a dit qu'elle atteignait le dernier degré de la perfection, « couverte depuis la base jusqu'au sommet, selon l'expression de M. Perrault-Dabot, de sculptures charmantes qui peuvent se comparer avec ce que le XIII^e siècle a produit de plus élégant » ; les églises de Vitteaux, de Saint-Thibault, étudiées pour nous et décrites avec tant d'amour par notre ami M. Vittenet, le monastère de Saint-Jean de Réome, à Moutiers-Saint-Jean ; enfin et surtout, le joyau de l'architecture médiévale en Aussois, l'Abbaye cistercienne de Fontenay, dont on ne sait s'il faut le plus admirer le site mélancolique, la physionomie austère, les harmonieuses proportions ou l'impressionnante grandeur ?

En face de ces édifices destinés à la prière, au recueillement, les seigneurs laïques bâtirent des châteaux, entourés de fossés, cantonnés aux angles de tours solides aux parois épaisses, dont les portes massives étaient précédées de ponts-levis et dominées par des machicoulis, véritables forteresses d'où les guetteurs surveillaient l'horizon et dont les murs

étaient capables de résister aux assauts les plus violents. Ici les noms qui se présentent d'abord à la mémoire, sont ceux du donjon de Semur, de la Porte Guillier, d'Epoisses, de Po-sanges, des ruines de Thil et de Montigny-Montfort. Mais combien d'autres manoirs ont disparu au cours des siècles, soit complètement détruits, soit remplacés par des châteaux plus modernes.

Ainsi l'Eglise et la Féodalité, ces deux forces caractéristiques du Moyen Age, survivent en Aussois, au milieu de la vie trépidante du vingtième siècle, par toutes ces œuvres de pierre, quelquefois dégradées et croulantes, mais dont les ruines mêmes s'imposent à notre attention par leur incontestable majesté. Sous les voûtes des églises et des cloîtres, derrière les murs des châteaux forts, des hommes ont vécu, ont souffert, ont lutté. Ce fut une époque souvent brutale et sanglante, qui ne se montra pas dure seulement aux faibles et aux pauvres, si nous en croyons ce que rapporte une chronique citée par M. le comte de Sarcus dans sa Notice sur le Château de Bussy-Rabutin : « Ils (les moines de Fontenay et leurs vassaux) étaient tous très bien pendus haut et court à fort belles potences, pourquoi un accord fut fait en 1300 entre Raoul, baron de Bussy, et M. l'abbé de Fontenay, que ledit baron ne fit plus pendre à ses fourches patibulaires aucun portant l'habit de Fontenay, pour quelque cause que ce fût. » Si sévère pourtant que l'on soit pour de telles mœurs, pour l'ignorance et le despotisme qui régnaient alors, on ne saurait oublier que l'art français du Moyen Age peut rivaliser avec l'art grec de la plus belle époque pour la noblesse de son inspiration, la pureté de son style, la perfection de sa technique. Nous en avons la preuve, plusieurs preuves éclatantes dans notre Aussois.

Comme tout ce qui est vivant, l'art évolue. A l'épanouissement et à la floraison du génie médiéval, succède, plus tôt ou plus tard, suivant les pays, la période que l'on a appelée la Renaissance, parce qu'on a méconnu pendant longtemps l'éclat et la prospérité artistique du Moyen Age, parce que l'on a cru jusque vers le milieu du XIX^e siècle que la vraie source de toute beauté était l'antiquité classique, et parce que l'on s'est imaginé que cette antiquité retrouvée expli-

quait tout l'art des xv^e et xvi^e siècles. Sans vouloir contester l'influence que l'art antique a pu exercer sur cette Renaissance, c'est une erreur absolue de croire que cette influence a rompu, du jour au lendemain, la tradition des maîtres d'œuvre et des imagiers français. Si quelques branches nouvelles ont poussé, le vieux tronc est demeuré debout, solide, vigoureux et c'est de lui toujours et par lui que la sève féconde circulait à travers l'arbre. En Bourgogne surtout, dès la fin du xiv^e siècle, mais surtout au xv^e et au xvi^e siècles, travailla une école d'art, profondément originale, cherchant et trouvant son inspiration dans la nature et dans la vie, contemporaine, mais indépendante de l'école flamande des Van Eyck et des Memling, malgré les circonstances politiques qui avaient placé les deux pays sous le sceptre des grands ducs d'Occident. Elle fut surtout féconde, cette Renaissance bourguignonne, en œuvres d'architecture et de sculpture. Sans énumérer les spécimens isolés qui en ont survécu, châteaux, églises, maisons de ville ou logis de campagne, nous nous arrêterons seulement à l'ensemble unique que forme le bourg de Flavigny. Ici en effet, le passé se révèle à nos regards, sinon intact — nous dirons quelques mots tout à l'heure à ce sujet — du moins sous ses formes multiples : deux portes superbes, érigées au xvi^e siècle, la Porte du Bourg et la Porte du Val, des parties encore debout de l'enceinte, de nombreuses maisons avec leurs tourelles, leurs portes aux baies élégantes, leurs fenêtres rectangulaires à meneaux, leurs niches destinées à abriter des statuettes; au centre, dominant de sa masse élégante et de son fin clocher les demeures humaines groupées autour d'elle, la maison du Seigneur, « d'une hardiesse et d'une grâce dont l'heureux mélange illumine sans l'affaiblir son imposante beauté ». A l'intérieur, deux merveilles forcent l'admiration : les stalles du chœur, aux sculptures d'une infinie variété, d'une incomparable délicatesse, dont l'inspiration est aussi spirituelle que l'exécution en est habile et fouillée; le jubé d'un charme exquis et tel que l'art français du xvi^e siècle n'en a point imaginé ni réalisé de plus accompli. Et de cet ensemble on a pu écrire : « Rien de charmant comme les rues étroites et sinueuses de Flavigny, avec leurs maisons des

xv^e et xvi^e siècles; rien de charmant comme cette petite cité, si ce n'est pourtant le site où elle domine les paysages les plus riants et les plus variés ». (F. Girard, dans le *Monde illustré*).

Et maintenant quittons Flavigny, descendons dans la vallée de l'Ozerain, franchissons la rivière, laissons à notre droite le cap extrême du Mont Penevel, traversons l'Oze, contournons les pentes sud-ouest de la montagne de Bussy, et nous voici devant l'un des édifices les plus complets, les plus lourds d'histoire, les plus riches en œuvres d'art et en souvenirs du passé qui décorent notre Aussois, le célèbre château de Bussy-Rabutin. Vous n'attendez pas de moi que je vous le décrive en détail, que j'en raconte l'histoire, que j'énumère ces œuvres d'art, que j'évoque ces souvenirs. Il y faudrait de longues heures. Le siècle de Louis XIV revit sous nos yeux dans ces vastes salles décorées de tableaux du sol jusqu'au plafond, dans ces portraits, dans ces devises, dans ces meubles, dans ces armoiries; dans ces jardins dessinés, dit-on, par Le Nôtre, dans ce parc aux futaies majestueuses, dans ces pièces d'eau alimentées par une source abondante, dans ce corps de logis aux façades grandioses. Ici, comme à Bourbilly, comme à Epoisses, glisse, légère et riante, l'ombre de la Divine Marquise, « Marie de Rabutin, vive, agréable et sage, fille de Celse Bénigne de Rabutin et de Marie de Coulanges, et femme de Henry de Sévigné », ainsi que la désigne l'inscription placée par son cousin, Roger de Rabutin, comte de Bussy, au-dessous de son portrait, œuvre de Mignard. Bénissons, mes chers amis, la sentence d'exil prononcée par Louis XIV contre l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*; elle imposa à ce mauvais garnement des loisirs dont il sut user, et peut-être abuser, pour nous faire connaître la société, dont il souffrait tant d'être éloigné, mais qui lui était si certainement familière. Bussy, n'est-ce pas, à certains égards, l'envers de Versailles?

Pour les siècles plus voisins du nôtre, quels noms et quels édifices ne pourrions-nous pas citer? Buffon n'a-t-il pas effacé à Montbard les souvenirs plus anciens? Le château de Lantilly ou des Cent fenêtres, ceux de Flée, de Bourbilly, le charmant quartier de Semur où Voltaire fut accueilli

et choyé par Madame du Châtelet, ici même l'hospice d'Alise Sainte Reine, et tant de maisons aux façades sobrement décorées, aux escaliers majestueux munis de rampes en fer forgé, et tant de collections artistiques, en s'ajoutant aux monuments, aux œuvres, aux ruines des époques plus lointaines, contribuent à faire de l'Aussois un précieux patrimoine d'archéologie d'art et d'histoire, trop peu connu et aujourd'hui trop menacé, sinon même déjà compromis et mutilé.

Trop peu connu, ou plus exactement trop négligé par les touristes. Car les efforts n'ont pas été épargnés et les livres ou les articles ne manquent pas pour exposer et décrire en détail les sites, les monuments, toutes les beautés qui viennent d'être seulement esquissés. Le Syndicat d'initiative de l'Aussois et Morvan et notre Société travaillent de leur mieux, dans l'Aussois même, à éveiller l'intérêt et l'attention sur *ce coin de Bourgogne*, pour emprunter le titre sous lequel notre excellent ami M. Vallery-Radot lui a consacré des pages charmantes. Il est arrivé que le Bulletin du Touring-Club de France s'est occupé, une fois au moins, d'Alésia. La presse locale et régionale collabore activement à notre œuvre. Il serait donc inexact et injuste d'affirmer que l'Aussois, si riche en monuments et en œuvres d'art, a été laissé dans l'ombre. Ce qui est vrai, c'est que le Français moyen, l'homme de la rue, comme on dit parfois, ne l'a pas encore découvert, et il n'est peut-être pas très difficile d'en apercevoir les raisons. Sans doute il se trouve sur l'une des grandes artères de la circulation française, sur la route qui mène du bassin de Paris, c'est-à-dire du Nord et du Nord-Ouest, vers les vallées de la Saône et du Rhône, dans la direction du Jura, de la Suisse, de la Savoie, des Alpes, de la Côte d'Azur. Mais des nécessités techniques d'une part, et d'autre part certaines habitudes ont fait grand tort à cette situation en apparence favorable. Les grands rapides de la Compagnie P.-L.M., qui emportent en toute saison vers les stations balnéaires et les plages ensoleillées du Sud-Est tant de nos compatriotes et tant d'étrangers, traversent l'Aussois à toute vapeur. Parmi ces voyageurs, il en est qui cherchent à distinguer, après avoir fran-

chi la gare des Laumes-Alésia, la statue colossale de Vercingétorix; il en est peut-être qui ont prêté quelque attention à la vue pittoresque de Montbard; mais lequel d'entre eux s'est douté qu'à une faible distance de la voie ferrée ont échappé à ses regards l'abbaye de Fontenay, le château de Bussy, le bourg de Flavigny; lequel d'entre eux soupçonne la présence toute voisine de Semur, un peu plus loin celle des ruines de Thil, des églises de la région de Vitteaux, de maints châteaux où abondent les souvenirs historiques. Nous avons eu l'espoir, il y a quelques années, que ces trains rapides s'arrêteraient aux Laumes; cet espoir a été déçu.

Quant aux automobiles, dont le rôle est devenu si important dans le tourisme contemporain, la plus fréquentée des routes qu'ils suivent pour gagner la Suisse, les Alpes ou la Provence, ne traverse pas le véritable Aussois; elle ne fait que le côtoyer d'assez loin. D'Avallon, elle gagne Saulieu; de Saulieu elle atteint la vallée de la Saône soit à Chagny par Arnay-le-Duc, soit à Mâcon par Autun. Et de plus, ne savons-nous pas que la plupart des touristes qui voyagent ainsi ont surtout pour ambition de faire de la vitesse, de parcourir en un temps donné le plus de kilomètres possible? Ne savons-nous pas que pour beaucoup d'entre eux, les détours qu'ils seraient obligés de faire pour visiter notre Aussois leur infligeraient des retards, dont ne saurait s'accommoder leur impatience d'arriver au but de leur randonnée? Ne savons-nous pas aussi qu'ils sont attirés, dès qu'ils s'approchent de nous, par un de ces restaurants, où il est de mode et de bon ton de dépenser, pour un seul repas, un nombre respectable de dizaines de francs? C'est pourquoi nous devons être très reconnaissants aux visiteurs qui, malgré ces circonstances défavorables, n'hésitent pas à s'arrêter dans l'Aussois, s'informent avec empressement des sites et des lieux qui doivent retenir leur attention et séjournent quelquefois plusieurs jours dans la région.

L'Aussois n'est donc pas complètement déshérité. Et pourtant il mérite mieux encore. Il est en France peu de ruines antiques, qui évoquent des souvenirs plus poignants que celles d'Alésia; peu de cités plus pittoresques que Semur et Flavigny; peu d'abbayes capables de rivaliser avec Fonte-

nay ; peu de vestiges du Moyen Age aussi impressionnants que le château et la collégiale juchés au sommet de la montagne de Thil. Pourquoi n'accourt-on pas au château de Bussy comme on se presse à Chantilly ? Pourquoi n'est-on pas curieux du cabinet de travail de Buffon comme de la maison de Voltaire à Ferney ou des Charmettes que hante le souvenir de Jean-Jacques Rousseau ?

Nous reprochera-t-on de ne pas savoir user d'une arme, devenue très efficace, la grande publicité ? Je suis incompetent pour répondre à cette question. Je me rappelle ce que nous a dit, il y a trois ans, M. Paul Doumer : « Le bruit ne fait pas de bien ; le bien ne fait pas de bruit ». Sans exagérer toutefois cet appel à la renommée, qui se nomme la réclame, sans faire le tapage assourdissant suscité par le fameux Glozel, il ne serait pas inutile de lutter, tout au moins d'essayer de lutter contre l'indifférence des uns et l'ignorance des autres ? J'ajoute que ce faisant nous leur rendrions service. Je n'en veux pour preuve que l'impression, souvent profonde, ressentie par les touristes qui croient découvrir l'Aussois. Souvent ils y reviennent deux fois, trois fois, plusieurs fois après une première visite ; parfois même ils sont tellement séduits qu'ils y choisissent leur résidence, soit d'été, soit même définitive.

Plus grave, plus menaçant pour notre Aussois que cette ignorance et cette indifférence est le danger auquel se trouvent exposés nos trésors d'archéologie et d'art. Non pas tous assurément. Mais la sollicitude éclairée et la compétence avec lesquelles certains d'entre eux sont conservés et entretenus ne peuvent que mettre mieux en lumière les véritables attentats exécutés déjà ou seulement préparés contre les beautés et les richesses de l'Aussois. S'il faut admirer ce qui a été fait depuis une vingtaine d'années à l'abbaye de Fontenay, s'il convient de féliciter la ville de Semur du soin qu'elle apporte à la conservation de ses monuments, de signaler le goût dépensé dans beaucoup de maisons de la ville pour leur garder leur physionomie historique et artistique ; si nous-mêmes nous pouvons rappeler la collaboration active que nous donnons à l'administration des Beaux-Arts pour assurer le salut des antiques monuments d'Alésia, il

est nécessaire d'autre part, il est urgent de pousser un cri d'alarme afin que d'autres vestiges, d'autres édifices, d'autres souvenirs d'histoire, d'autres œuvres d'art ne soient pas défigurés, saccagés, détruits, ou dispersés.

N'est-il pas regrettable que les objets innombrables recueillis dans les diverses campagnes de fouilles exécutées sur le Mont Aussois ou autour du Mont, ne soient pas groupés, à Alise même, en une seule collection, qu'ils soient partagés entre plusieurs musées, à Saint-Germain-en-Laye, à Dijon, et ici ? N'est-ce pas à proximité des champs d'exploration qu'ils devraient être réunis, afin que l'étude et l'explication en soient éclairés par la vue des lieux et des ruines ?

Vous savez à quel péril ont été exposés, il y a quelques années, les restes, encore grandioses, du château et de la collégiale de Thil. L'initiative et la générosité d'un homme, qui a rendu de grands services à l'Aussois et à sa capitale, ont permis de détourner ce péril. Mais aujourd'hui l'avenir demeure incertain, sinon pour les ruines elles-mêmes classées comme monuments historiques, du moins pour le site inséparable des ruines et dont la transformation, le déboisement, porterait à cet ensemble un préjudice irréparable.

Vous savez aussi comment Flavigny perd de jour en jour quelques-uns de ses joyaux, comment de nombreuses niches, ménagées aux façades et aux pignons des maisons du xv^e et du xvi^e siècle, sont devenues veuves des statuettes souvent charmantes, toujours originales, qu'elles ont longtemps abritées. Il est plus facile à ces œuvres d'art qu'aux avions de franchir l'Atlantique. Des portes entières ont subi le même sort, et les demeures, auxquelles elles donnaient accès, sont défigurées par les blessures dont leurs façades ont ainsi souffert.

Et voici que maintenant c'est le château de Bussy qui se trouve en danger. Là encore le Service des Monuments historiques s'est empressé d'intervenir énergiquement. Mais déjà des tableaux du xvii^e siècle ont pris la fuite et sont remplacés par des copies. Mais le mobilier, qui date du temps de Louis XIV et qui n'est peut-être pas classé, pourra-t-il échapper à la dispersion ? Mais surtout le magnifique parc et les jardins à la Française, qui forment au château

lui-même un cadre incomparable, ne seront-ils pas victimes des ambitions mercantiles qui s'agitent autour de ce beau domaine ? (1)

Et combien d'autres châteaux de l'Aussois n'ont-ils pas déjà subi de dégradations ? On m'affirme que certains propriétaires n'hésitent pas à « moderniser » comme on dit, ces demeures historiques, même à les raser pour les remplacer par des bâtisses sans caractère ni valeur esthétique.

Je sais très bien les arguments que l'on donne pour expliquer, pour essayer de justifier ces déprédations. L'entretien de telles propriétés coûte de plus en plus cher, soit à cause de la lourdeur des impôts, soit en raison des frais considérables que nécessitent les soins les plus urgents. Je m'inclinerai devant ces arguments lorsqu'il n'y aura plus dans notre patrie des fortunes capables d'entretenir des écuries de courses, d'acheter des poulains pour plusieurs centaines de mille francs, ou de jeter, sur les tables de jeux de nos casinos et de nos villes d'eaux, des sommes qui atteignent parfois le million ; lorsqu'on ne verra plus des boxeurs, de tout poids et de toute étiquette, gagner en quelques minutes des « bourses » dont le contenu suffirait à maintenir en bon état pendant plusieurs années ces châteaux, dont nous avons à déplorer la décadence, sinon la mort ; lorsque de véritables torrents d'or ne serviront plus à alimenter des entreprises comme la Gazette du Franc ou d'autres encore. Non, ce ne sont pas les ressources qui manquent dans notre pays pour respecter et sauver les témoins de notre histoire et de notre passé national. Ce ne sont même pas les bonnes volontés : nos Sociétés savantes, des associations créées spécialement pour cette œuvre patriotique, comme la Sauvegarde, le Service des Monuments historiques au Sous-Secrétariat d'Etat des Beaux-Arts, se préoccupent de la situation déplorable que nous avons cru devoir signaler aujourd'hui. De grands journaux, parmi lesquels nous citerons le *Journal des Débats*, où MM. André Hallays et Hubert Morand ont entrepris et mènent depuis quelque temps une campagne

(1) Le Château de Bussy a été acheté par l'Etat français en septembre 1929.

courageuse, s'efforcent d'enrayer le mal. La loi du 31 décembre 1913 a donné à l'administration départementale et communale des pouvoirs efficaces. A ces efforts, concentrés et conjugués, il faut que l'opinion publique apporte son appui et sa force. Il faut que tous, petits et grands, pauvres et riches, comprennent la valeur inestimable de ces témoins du passé et qu'un peuple n'est vraiment grand, digne de sa gloire et de son éclat, que s'il les entoure de sa tendresse et de sa protection.

Dans notre Aussois, où ces témoins sont si nombreux, témoins de toutes les périodes de notre histoire, ruines vénérables de l'antiquité et du moyen âge, monuments encore debout et intacts, ce devoir s'impose, avec une rigueur particulière, à tous ceux qui sont épris de la grandeur de notre patrie à travers les siècles, à tous ceux à la raison et au cœur desquels le mot France représente, suivant l'expression d'un grand orateur, l'une des plus hautes personnes morales qui aient jamais existé et dont toutes les œuvres méritent le respect, la déférence et l'amour.

Jules TOUTAIN,

Directeur d'Études
à l'École des Hautes-Études.